

## DOSSIERS

Et si nos médias faisaient dans la littérature?

Un toit pour la poésie

## BON À TIRER

Encore... la destruction de livres...

## RELÈVE

Rencontre avec Myriam Beaudoin

## EN VISITE AU QUÉBEC

Patrick Dubost (Rhône-Alpes)

## ENTRETIENS ENCHAÎNÉS

India Desjardins, Patrick Sénécal, Joël Champetier

## L'AUTRE SOLITUDE

Sheila Steele

# L'Unique

LE JOURNAL DE L'UNION DES ÉCRIVAINES ET DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

Volume 9

Numéro 4

Décembre 2007

## L'UNEQ a 30 ans ! – 3<sup>e</sup> partie

**AU MILIEU DES ANNÉES 80**, l'UNEQ a enfin pris sa vitesse de croisière.

**1985** C'est l'Année internationale de la jeunesse et l'Union prépare un projet pour sensibiliser les jeunes à la lecture et au rôle de l'écrivain. *Le Journal* (ancêtre de *L'Unique*) voit le jour. Il est confié à Henriette Major et paraît quatre fois l'an. L'Union des Écrivains de France et l'UNEQ organisent conjointement un colloque qui a lieu à Royoumont sur « Les littératures d'expression française ». Cette même année, le système de paiement des droits de reprographie est mis en place et la première émission massive de chèques a lieu. Paraissent, dans la série des cahiers de l'UNEQ, les « Lettres à Yves Thériault »,

----- SUITE À LA PAGE 16





## AU LENDEMAIN DES GRAND-MESSES

Voilà qui devrait réjouir les pourfendeurs de l'intégrisme laïque québécois : en novembre dernier, nous avons eu droit à non pas une mais bien deux grand-messes qui auront des répercussions directes sur la culture en général, ainsi que sur la littérature et son rayonnement.

D'abord, le 1<sup>er</sup> novembre dernier, l'UNEQ se joignait à l'ANEL pour la tenue du premier Forum sur notre littérature nationale. Durant une demi-journée, au fil d'une suite d'interventions modérées par mon homologue de l'ANEL, Gaston Bellemare, et moi-même, éditeurs, distributeurs, libraires franchisés ou indépendants, bibliothécaires, enseignants ont témoigné des efforts supplémentaires qu'ils s'engageaient à déployer pour la promotion de la littérature nationale. L'UNEQ, pour ne parler que de nous, s'est engagée à développer avec ses partenaires son projet de portail internet où seraient centralisées toutes les informations sur les livres et les écrivaines et les écrivains d'ici.

Cette réunion aurait certes pu dégénérer dans la débauche auto-congratatoire. Heureusement, ce Forum a au contraire fourni à l'ensemble du milieu une occasion en or pour échanger des propos lucides sur la situation de notre littérature sur son propre territoire, sur celles de ses artisans et de ses diffuseurs et sur la poursuite de l'objectif qui nous tient tous à cœur : faire en sorte que les livres québécois soient davantage lus par leur public naturel.

Quelques jours après, à l'initiative de la Mairie, de la Chambre de commerce et de Culture Montréal, se tenait le Rendez-vous novembre 2007, sur le thème *Montréal, métropole culturelle*. Cette fois, au tour des gens d'affaires de s'asseoir à table avec des élus de nos différents paliers gouvernementaux, des ténors du monde du spectacle et, plus rares ceux-là, des porte-parole du milieu des arts et des lettres, pour discuter des moyens à mettre en œuvre en vue de faire de Montréal une sorte de vaisseau amiral de la culture d'ici. À cette tribune-là également, j'ai réaffirmé la volonté de l'UNEQ d'œuvrer au rayonnement accru de notre littérature et de la présence de ses écrivaines et de ses écrivains dans la cité, qui se traduira par une plus étroite collaboration avec le réseau des bibliothèques de la métropole.

Évidemment, dans les médias, il a davantage été question des 120 M \$ de dollars que Montréal, Québec et Ottawa investiront dans ce *Quartier des spectacles* réclamé depuis belle lurette par l'industrie des festivals et du divertissement. Dans la jubilation fort légitime de ces grands gagnants du Rendez-vous, les annonces de nouveaux investissements dans le réseau des bibliothèques publiques montréalaises et d'une augmentation du budget du Conseil des Arts et des Lettres du Québec sont passées presque inaperçues. De même, le souhait unanime du milieu artistique métropolitain de voir doubler le budget du Conseil des Arts de Montréal est demeuré un souhait.

Que retenir de ces grand-messes automnales ? Eh bien, que nous avons du pain sur la planche. Plus que jamais, la confusion entre divertissement et culture est savamment entretenue dans l'esprit du grand public. Or nous savons que la culture englobe certes le divertissement mais qu'elle ne se réduit pas à lui. Et dans le domaine qui nous préoccupe plus précisément, celui des arts et des lettres, les besoins sont criants et les ressources insuffisantes.

Il va falloir encore remonter nos manches, j'en ai bien peur.

► Stanley Péan

## Une invitation

L'Association « Lozère-Québec » est une Régionale de France Québec, qui a pour but de faire connaître le Québec et de favoriser les relations dans tous les domaines entre la Lozère et le Québec, de coopérer avec les Québécois dont les intentions et les projets concordent avec les siens et de favoriser les échanges de personnes, d'entreprises et de collectivités.

Pour y parvenir, l'Association organise des conférences, des expositions, l'accueil de Québécois, des échanges scolaires, universitaires et professionnels et des activités artistiques franco-québécoises. En 2008, nous mettrons l'accent sur le 400<sup>e</sup> anniversaire de la ville de Québec en proposant des manifestations tout au long de l'année sur l'ensemble de notre département.

Une autre association, Les Troubadours du Gévaudan », qui a pour objet la défense et la promotion de la poésie traditionnelle, de la musique et de la chanson à base de textes poétiques dans la tradition de la chanson française, serait favorable à des échanges de poèmes, de réflexions autour d'un poème et de tout autre travail autour de la poésie qui pourrait s'établir dans un premier temps par Internet ou par courrier. Éventuellement, l'association pourrait par la suite développer un accord de partenariat avec un club du Québec et, pourquoi pas, accueillir des Québécois.

Toutes les personnes intéressées peuvent communiquer avec la présidente de Lozère-Québec.

► Chantal Fournier  
Lotissement Les Bruguières  
48500 LA CANOURGUE  
Tél. : 06 84 18 43 76  
chantal.fournier14@wanadoo.fr

### AVIS DE RECHERCHE

L'UNEQ aimerait constituer une banque d'adresses électroniques de professeurs de français au collégial.

Si vous enseignez dans un cégep, pourriez-vous nous faire parvenir les adresses de vos collègues de département ? Nous leur enverrions *L'Unique* en PDF ainsi que la liste des activités qui ont lieu à la Maison des Écrivains.

Merci de votre collaboration



## ET SI NOS MÉDIAS FAISAIENT DANS LA LITTÉRATURE ?



ela m'a frappé en feuilletant un exemplaire de la revue américaine *Harper's*. Dans la section *Readings*, fourre-tout de textes inédits ou tirés d'autres publications, on peut lire deux ou trois poèmes et, vers la page 37, une nouvelle. Cela m'est venu qu'aucune revue généraliste québécoise (ni même francophone, à ma connaissance) ne publiait de poésie, de nouvelles ou d'extraits de romans comme *The New Yorker*, *The Atlantic* ou d'autres périodiques américains. À bien y songer, le phénomène n'est pas exclusif aux revues culturelles ; plusieurs magazines dits de détente (*leisure*) consacrent des pages à la fiction. *How come ?*

Ne dit-on pas des Américains qu'ils n'ont aucune culture ; qu'ils sont plus porté à glorifier leurs bandits que leurs saint ; qu'ils ne voient pas chez eux les travers qu'ils dénoncent chez les autres. *So, how come, bis ?*

Je consulte Carole Beaulieu, rédactrice en chef de *L'Actualité* qui me met en rapport avec l'ex-grand patron, Jean Paré.

Ce dernier invoque l'Histoire. Ce sont des écrivains réunis autour de Ralph W. Emerson, Henry W. Longfellow et Oliver W. Holmes, Sr. qui fondent *The Atlantic* en 1857. La revue n'a pas cessé depuis de traiter de littérature, de politique et d'affaires extérieures.

*Harper's* date de 1850 et se définit comme une revue d'intérêt général. Ses fondateurs ne sont pas des écrivains mais des éditeurs (Harper Brothers) ; plusieurs sommités littéraires (Mark Twain, Henry James et Jack London, etc.) y ont toutefois collaboré. On y trouve des réflexions sur la politique, l'économie, des critiques, des nouvelles et de la poésie.

Les deux revues voulaient sans doute satisfaire l'élite intellectuelle soucieuse de trancher des liens qui l'unissaient à l'Angleterre en favorisant l'émergence d'une pensée américaine originale.

Paré précise que ni *Harper's* ni *The Atlantic* ne sont des revues grand public. Leur tirage (entre 200 000 et 425 000 copies) correspond à celui des revues culturelles québécoises (50 fois moins, soit entre 2 000 et 8 000 exemplaires). Le nombre d'Américains qui s'intéressent à la littérature est donc à peu près le même qu'au Québec, *mutatis mutandis* comme on dit.

Je ne suis pas convaincu.

*Playboy* n'est pas marginal (tirage : 3 000 000) non plus que *Esquire* (800 000). On ne les trouve pas non plus au rayon de la littérature. Pourtant, l'une et l'autre publient des pages de fiction d'auteurs confirmés (Tom Wolfe, Norman Mailer, Truman Capote...) ou

en devenir. Le nouveau responsable des pages littéraires d'*Esquire* a même annoncé qu'il publierait davantage de nouvelles l'année prochaine.

L'argument du tirage ne tient donc pas. Non plus que l'argument historique, car tant *Playboy* que *Esquire* sont des produits du milieu du siècle dernier, alors que le marché de la lecture florissait aux States.

Carole Beaulieu explique que si elle devait ouvrir les pages de *L'Actualité* à la fiction, il lui faudrait créer une structure d'accueil spécifique pour lire et choisir les œuvres. Elle devrait en outre augmenter son nombre de pages.

De son côté, Jean Paré invoque les cachets fabuleux que les Américains acceptent de verser aux auteurs ainsi que la quantité de papier que les nouvelles consomment : « Les nouvelles du *New Yorker* ou

d'*Esquire* prendraient la totalité des 80 (plus ou moins) pages de *L'Actualité*. »

Ce sont des arguments de poids, mais qui néanmoins me paraissent passer à côté de la question. Les magazines littéraires, les seuls à publier de la fiction chez nous, n'offrent guère plus de 125 dollars pour une nouvelle. On voit mal pourquoi les généralistes payeraient beaucoup plus cher. Quant à la longueur des textes, les revues imposent des limites

que les auteurs acceptent de bonne grâce.

Il faut donc chercher l'explication ailleurs.

Voici mon hypothèse :

Aux États-Unis, la littérature (la culture en général, devrais-je dire), est perçue comme allant de soi et fait partie des préoccupations de l'honnête homme au même titre que la finance, la mode, la politique ou le sport. Chez les Québécois, la littérature est élitiste, donc suspecte. Ici, on perd son temps (et son papier) à lire des romans, des nouvelles ou de la poésie ; le public veut des *Playboy* sans articles, des *Lundi* qui nous révèlent l'intimité des habitants du loft et des *Châtelaine* qui nous dévoilent les-secrets-des-beaux-nichons. Ceux qui veulent lire des niaiseries n'ont qu'à se procurer *Alibis*, *XYZ* ou *Biscuit chinois* ou *Solaris*...

Cette explication sommaire me paraît toutefois un peu bancal quand je pense qu'il fut un temps où la littérature avait sa place dans les médias généralistes : *Châtelaine* a déjà publié des nouvelles. Il y avait aussi *Le Samedi*, *La Revue moderne* et *La Revue populaire*. Et si ma mémoire est bonne, *Parti pris* en publiait itou. Alors, *how come ?*

Que s'est-il donc passé ? La Révolution tranquille aurait-elle balayé plus que prévu... ou que nécessaire ?



Aux États-Unis, la littérature est perçue comme allant de soi et fait partie des préoccupations de l'honnête homme au même titre que la finance, la mode, la politique ou le sport.

## UN TOIT POUR LA POÉSIE !

C'

est l'idée folle qui est venue à un groupe de poètes décidés. Et cette idée est devenue projet qui a lui-même, tout seul comme un grand, accouché d'un événement. Je parle, bien sûr, de la Maison de la Poésie de Montréal. Née en 2000, elle a maintenant sept ans et la sagesse nécessaire aux grands projets. L'événement dont elle est porteuse, c'est le Marché francophone de la poésie. Chaque année, depuis 2000, poètes et éditeurs attendent les amateurs, début juin devant le Métro Mont-Royal.

La naissance de cette Maison s'est faite dans la foulée de la mobilisation autour du *Carrefour des poètes*, attachée à la revitalisation patrimoniale du secteur du Métro. En 1999, un comité d'étude sur les possibilités pour les poètes de promouvoir leurs œuvres est créé. Il regroupe Paul Bélanger, Denise Brassard, Jacques Brault, Isabelle Courteau, Stéphane Despatie, Paul-Marie Lapointe, Jean-François Nadeau et Bernard Pozier. Ceux-ci veillent à la mise sur pied du Marché, et à la création et à l'incorporation de la Maison, le 25 septembre 2000.

Depuis, le nombre de ses membres s'est accru. Ils sont maintenant 42, éditeurs comme poètes, à soutenir l'institution. Présidé par Carole David, un conseil d'administration de sept membres, élus en assemblée générale, dirige ses destinées. On compte parmi ceux-ci quatre membres collectifs, dont l'UNEQ, que j'ai le plaisir de représenter. C'est à Isabelle Courteau, une des membres-fondatrices, que revient la tâche d'assurer la direction de l'organisme.

### LE MARCHÉ DE LA POÉSIE

Le Marché francophone de la poésie est la plus importante activité de la Maison. Sa tenue annuelle lui assure déjà une bonne visibilité. Les efforts soutenus pour le renouveler chaque année rapportent aussi des dividendes. C'est grâce à lui que non seulement tous peuvent avoir la chance d'entendre et de voir des poètes de tous pays, mais aussi que des poètes se rencontrent, fraternisent et entament des projets d'échanges et de collaboration. Des invités de marque, poètes d'expérience ou débutants, nous arrivent de toute la francophonie internationale. Ainsi, avons-nous fêté le 100<sup>e</sup> anniversaire de naissance du poète et homme politique sénégalais Léopold-Sédar Senghor, en 2006, célébré les *Femmes de paroles* en 2007, organisé maints débats et tables rondes et créé le Prix du lecteur pour souligner la qualité d'un recueil de poésie. La dernière édition a réuni 70 maisons d'édition et 80 poètes de la Francophonie. Signe de succès : on commence à voir poindre les premières manifestations d'un *off-Festival*, alors qu'un cabaret poétique a ouvert ses portes aux festivaliers en dehors des heures régulières du marché. Ajoutons que les spectacles, lectures, lancements, ne sont pas tous le seul fait de la Maison, mais résultent en partie de propositions en provenance d'éditeurs, de regroupements poétiques et d'autres associations reconnues.

### TOURNÉE EN FRANCE

En 2006, la Maison a été l'instigatrice d'une tournée promotionnelle en France, conjuguant spectacles et rencontres professionnelles. Ce bataillon poétique, composé de sept poètes et de sept éditeurs, a écumé quatre villes de France. Les premiers ont présenté le spectacle *La ville corps et âmes* à Paris, à Lyon, à Grenoble et à Rennes. Les seconds ont profité de l'occasion pour multiplier les rencontres professionnelles.

Cette année, c'est plutôt la relève qui est à l'honneur alors que sept poètes, représentant sept maisons d'édition, visitent cinq villes. Mario Brassard (Les Herbes

rouges), Véronique Cyr (Poète de brousse), Renée Gagnon (Le Quartanier), Isabelle Gaudet-Labine (Le Noroît), Rosalie Lessard (Écrits des Forges), Tristan Malavoy-Racine (Éditions Triptyque) et Louis-Frédéric Pagé (L'Hexagone) portent parole aux publics de Gatineau, Québec, Rimouski et Sherbrooke. À Montréal, ils ont été les invités du Salon du livre. La Maison y était, elle aussi, pour présenter son projet de construction.

### UNE VRAIE MAISON DES POÈTES

En effet, elle a dans ses cartons le projet ambitieux d'un lieu de diffusion et de spectacles qui permette de meilleures et de plus régulières rencontres avec son public. Sise près de la station de métro Mont-Royal, cette nouvelle Maison ferait partie d'un complexe qui réunirait la Maison de la Culture, la bibliothèque et la mairie d'arrondissement du Plateau Mont-Royal. Elle se composerait d'une salle de spectacles, d'une librairie, d'un centre de documentation, d'un café et d'un espace d'habitation pour des poètes invités en résidence. S'il y a encore loin de la coupe aux lèvres, le projet, présenté comme une des priorités stratégiques de la nouvelle politique culturelle de la Ville de Montréal, n'en est pas moins assez avancé pour que puissent en rêver les amants de la littérature.

► Sylvain Campeau

#### UNEQ

Union des écrivaines et des écrivains québécois

#### Conseil d'administration

Stanley Péan, président  
Danièle Simpson, vice-présidente  
Sylvain Campeau, secrétaire-trésorier  
Renaud Longchamps, administrateur représentant des régions  
Nadia Ghalem, administratrice  
François Jobin, administrateur  
Sylvain Meunier, administrateur

#### Comité de rédaction

Danièle Simpson, rédactrice en chef  
François Jobin, Véronique Marcotte,  
Bernard Pozier, Denise Pelletier

#### Conception graphique

France Tardif

#### Maison des écrivains

3492, avenue Laval, Montréal  
(Québec) H2X 3C8  
Téléphone : 514 849-8540  
Télécopieur : 514 849-6239  
ecrivez@uneq.qc.ca

www.uneq.qc.ca

www.litterature.org

La parution d'une annonce dans notre bulletin ou l'insertion d'une publicité dans un envoi de *L'Unique* ne signifie pas que l'Union endosse ces produits ou services.

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2007





## ENCORE ET TOUJOURS, LA DESTRUCTION DE LIVRES...

Le monde du commerce va ainsi que, de temps à autre, nous reviennent la rumeur et la certitude que l'on s'apprête à détruire des centaines ou des milliers de livres pour dégraisser les entrepôts des distributeurs ou des éditeurs. Une telle pratique sauvage s'accompagne en général d'une offre de rachat à rabais par les auteurs d'exemplaires voués au pilon. Une bonne proportion de nos membres ont déjà été aux prises avec ce phénomène; plusieurs le sont actuellement.

En septembre dernier, par exemple, un important groupe éditorial littéraire s'adressait à plusieurs de ses auteurs en vue d'alléger les entrepôts de son pauvre distributeur débordé, n'entendant conserver, disait-on, que le nombre d'exemplaires nécessaire à couvrir la demande prévisible pour les années à venir, quantité calculée sur les commandes des quelques dernières années. (Il ne faudrait pas que, soudain, les ventes d'un livre redémarrent ou qu'un enseignant décide tout à coup de mettre au programme un ancien livre récemment négligé.) Pendant une brève période, les exemplaires excédentaires peuvent cependant être rachetés par les auteurs moyennant 13% du prix public, plus les taxes, plus les frais de livraison... Si l'appel demeure sans réponse ou si l'auteur ne peut tout racheter, le reste est automatiquement voué à la disparition définitive.

Dans un pays où la culture est subventionnée, le pilonnage d'ouvrages devrait être considéré comme un crime contre l'État puisque ce sont les taxes des

citoyens du Québec et du Canada qui vont ainsi être réduites en bouillie. Tout éditeur coupable d'un tel assaut contre la culture devrait voir ses subventions coupées, car il a gaspillé des fonds publics. Il conviendrait d'en appeler en ce sens au Conseil des Arts du Canada, au Conseil des Arts et des Lettres du Québec, à Patrimoine Canada, au Padié et aux autres organismes subventionneurs, car assassiner un livre, c'est priver l'auteur de ses droits fondamentaux, négliger tout lecteur potentiel et appauvrir la richesse culturelle nationale, en plus de dilapider les fonds publics.

Tout éditeur consciencieux devrait se faire un devoir éthique de respecter le produit qu'il fabrique, c'est-à-dire le livre, objet qu'il devrait considérer comme une véritable valeur, donc quelque chose qu'on ne saurait détruire, au lieu d'en faire profiter quelqu'un. Il convient donc, lorsqu'il est nécessaire de réduire les inventaires, d'explorer des moyens pour vendre à bas prix ou pour donner les exemplaires subventionnés par le peuple afin que, au moins, ils profitent à quelqu'un. Nombre de bibliothèques sont sous-alimentées, comme le sont diverses écoles ou divers autres organismes qui pourraient accueillir les quantités supposément non nécessaires d'ouvrages.

En ce qui me concerne, je peux m'enorgueillir d'œuvrer au sein d'une maison d'édition qui n'a jamais songé à détruire, jeter ou pilonner un seul exemplaire de ses livres. Révons du jour où tout éditeur trouvera normal de s'imposer un tel comportement.

### **Livres comme l'air :** « 10 Vitrines, 10 Victimes, 10 Témoignages »

*Livres comme l'air* a huit ans et poursuit, cette année, une initiative en collaboration avec l'Association des libraires du Québec. C'est à la mi-novembre que l'activité « 10 Vitrines, 10 Victimes, 10 Témoignages » a pris son envol. Dix librairies à travers le Québec ont affiché, en vitrine ou à l'intérieur, des triptyques conçus par Stéphane Desranleau où on retrouvait la fiche détaillée d'un jumelage : photos des écrivains, fiche bio-bibliographique, description du cas de l'écrivain emprisonné, dédicace. Les noms des librairies participantes ainsi que ceux de leurs jumelés sont les suivants :

**LIBRAIRIE ALIRE** (Longueuil) – Jean-François Somain – Zhang Jianhong (Chine)

**LIBRAIRIE DU SQUARE** (Montréal) – Stéphane Dompierre – Père Tahdeus Nguyen Van Ly (Vietnam)

**LIBRAIRIE GALLIMARD** (Montréal) – André Marois – Ludu Daw Awar (Myanmar-Birmanie)

**LIBRAIRIE J.A. BOUCHER** (Rivière-du-loup) – Marie-Geneviève Cadieux – Yang Tongyan (Chine)

**LIBRAIRIE LE FURETEUR** (Saint-Lambert) – Francine

Noël – Oscar Sánchez Madan (Cuba)

**LIBRAIRIE LES BOUQUINISTES** (Chicoutimi) – Florian Levesque – Lydia Cacho (Mexique)

**LIBRAIRIE MONET** (Montréal) – Guillaume Vigneault – Michel Kilo (Syrie)

**LIBRAIRIE OLIVIERI** (Montréal) – Hélène Dorion – Zeya Aung (Myanmar-Birmanie)

**LIBRAIRIE PANTOUTE** (Québec) – Nicole Houde – Eynulla Fatullayev (Azerbaïdjan)

**LIBRAIRIE RENÉ MARTIN** (Joliette) – Nadia Ghalem – Mahbubeh Abbasgholizadeh (Iran)

De plus, en novembre, huit bibliothèques de Montréal, Ahuntsic, Côte-des-Neiges, Frontenac, Maisonneuve, Mercier, Plateau-Mont-Royal, La Petite-Patrie et Pointe-aux-Trembles, ont accueilli le projet *Livres comme l'air* sous différentes formes. Entre autres, les visiteurs ont été invités à effectuer un geste de solidarité en signant des pétitions visant la libération des écrivains emprisonnés.

Denise Pelletier

Tout éditeur consciencieux devrait se faire un devoir éthique de respecter le produit qu'il fabrique, c'est-à-dire le livre, objet qu'il devrait considérer comme une véritable valeur, donc quelque chose qu'on ne saurait détruire, au lieu d'en faire profiter quelqu'un.

## LAVAL

► Claire Varin

C'est le Festival de littérature jeunesse (FLJ) qui a occupé l'automne dans la région. Les organisateurs ont œuvré à la promotion de l'événement annuel *Lis avec moi* jusqu'à l'Assemblée nationale du Québec. Le double lancement à Montréal et à Laval a en effet été suivi d'un événement de presse à la bibliothèque du parlement. Ce dernier avait pour objectif de faire connaître la semaine *Lis avec moi* aux députés et ministres du Québec. Le député Alain Paquet, président d'honneur de *Lis avec moi* 2007, a « interprété » la lecture d'un conte devant une fournée d'enfants et plusieurs élus dont deux de ses collègues ministres, Christine Saint-Pierre et Philippe Couillard. La culture et la santé, oui : les mots pour lutter contre les maux de l'esprit, c'est bien connu...

À une salle comble de deux cents enseignants, éducateurs et bibliothécaires, le Colloque 2007 du FLJ proposait conférences et ateliers en vue de « remplir leurs bagages de conseils, d'idées et d'astuces pour améliorer le contact avec le jeune auditoire et ainsi l'encourager à la lecture », tel que l'indique le feuillet promotionnel de l'organisme. Le thème *La grande séduction... par les livres* a séduit les participants, quatre fois plus nombreux que les années précédentes. L'intervention de l'anthropologue Serge

Bouchard, « Comment faire lire les garçons ? », a été particulièrement appréciée. L'animateur de l'émission *De remarquables oubliés* à la radio de Radio-Canada a dit devoir sa passion pour la lecture à sa mère. Celle-ci laissait traîner des livres partout dans la maison, s'assurant d'intéresser ses garçons en leur lisant des récits d'aventure et, consciente de la nécessité de l'effort, leur imposait des périodes de lecture obligatoire. Et ils en redemandaient. À l'heure du midi, la journaliste Ariane Émond a animé une table ronde avec Gisèle Desroches, professeure au département d'études littéraires de l'UQAM, Brigitte Moreau, libraire, et les auteurs Danielle Simard et Robert Soulières, aussi éditeur. Quelques propos entendus à cette occasion : « Contrairement à la croyance, les adolescents aiment lire ! Le groupe d'âge qui comporte le plus de lecteurs au Canada : les 15 à 24 ans. » ; « Ce n'est pas avec des fiches de lecture qu'on donnera le goût de lire à l'école. » ; « Pour être un passeur, il faut soi-même lire énormément. » ; « Pour établir la crédibilité d'un livre auprès d'un enfant, il faut le lui présenter soi-même et lui dire pourquoi on l'aime. » ; « Pour devenir un adulte crédible aux yeux d'un adolescent, il faut dire la vérité et non seulement les bons sentiments. Les encourager à lire des choses dérangeantes. » Évident ? Pas tant que ça.



Lancement de *Lis avec moi* organisé par le Festival de littérature jeunesse Laval.

## LANAUDIÈRE

► Linda Amyot

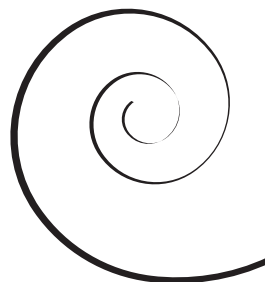
Un tout nouvel organisme est né à Joliette. *À voix haute*, c'est la rencontre entre l'art dramatique et la littérature. Le collectif propose des lectures publiques d'environ 1 h 20 d'œuvres narratives « interprétées » par des comédiens professionnels et de la relève. Cette formule, différente d'une lecture faite par l'auteur même, apporte une autre dimension au texte et permet ainsi une découverte ou une redécouverte d'œuvres qui, au départ, n'ont pas été écrites pour la scène. Écouter lire, c'est lire autrement et, lorsqu'un comédien met sa voix, son intensité dramatique, son talent et son métier au service du texte, cette lecture s'inscrit d'une manière toute nouvelle dans l'imaginaire du lecteur/ spectateur.

Les activités de *À voix haute* reposent sur quelques principes de base, dont :

- l'un ou l'autre des deux pôles du spectacle – l'écrivain ou le/les comédien(s) – doivent être lanaudois ;
- au moins une fois l'an, un des comédiens est un élève ou un finissant des programmes d'art dramatique des écoles de la région.

*À voix haute* vise avant tout à mieux faire connaître le talent des écrivains et des comédiens de Lanaudière. Dans une deuxième phase, le collectif souhaite favoriser les échanges interrégionaux et participer ainsi à la vitalité culturelle de l'ensemble du Québec. L'organisme veut aussi offrir une occasion exceptionnelle à des jeunes qui représentent la relève en art dramatique.

Depuis février 2007, une soirée exploratoire et la première officielle de *À voix haute*, dans le cadre des foyers d'écriture publique *Les Donneurs*, ont eu lieu à Joliette. Les réactions extrêmement positives, tant de la part des spectateurs que des écrivains et des comédiens, incitent à penser que la saison 2007-2008 de *À voix haute* connaîtra un bon succès. Pour plus d'information : [avoixhautebnl@yahoo.ca](mailto:avoixhautebnl@yahoo.ca).

DES NOUVELLES  
DES RÉGIONS

## NORD-EST

▶ Danielle Dubé

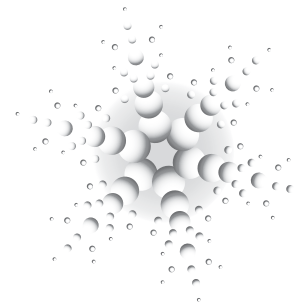
*Le jour est comme une longue plainte bleue.**Le soleil comme une nuit au milieu.*

Jean-Paul Daoust

En ces temps où tout passe par l'image, où les mots et la pensée semblent révolus, il importe de souligner des initiatives qui résistent aux modes. Parmi celles-ci, Les Donneurs de Joliette, un événement qui vous donne le goût de continuer à écrire pour soi et les autres. Tant de gens – dont nous sommes – sont dépourvus devant un mot à dire, une idée à exprimer, une lettre à écrire. Il y a l'émotion qui n'arrive pas à se dire et que l'on vous confie parce que vous devez trouver les mots, vous dont c'est le métier d'écrire. Une occasion également d'échange entre écrivains d'ici et de Belgique, présidée cette année par Louise Dupré, et menée par Jean Pierre Girard et le Collectif des écrivains de Lanaudière.

J'avais vécu à quelques reprises cette expérience avec des collègues sur un bateau de croisière, dans le fjord du Saguenay. Ce qu'il a fallu de ressources au Collectif *Les mots qui voguent* pour organiser ce genre de fête a malheureusement empêché le renouvellement de l'activité. Pour décoller, se roder, un événement a besoin d'énergie et d'aide financière. Sans accompagnement, la mission est le plus souvent vouée à l'échec. D'où l'espoir que nous mettons dans la démarche de l'UNEQ et du Comité Trans-Québec (grâce entre autres au dévouement de Pauline Vincent) pour l'obtention d'une aide au fonctionnement des associations d'écrivains.

Il m'importe aussi de souligner trois heureuses initiatives « locales ». ❶ La création (enfin !) d'un cours sur la littérature québécoise contemporaine à l'Université du Québec à Chicoutimi dont le profil d'enseignement verse davantage du côté de la littérature des autres, comme cela est le cas dans la plupart des cégeps. Quelle incongruité et quelle persistance dans l'ignorance de sa culture. Certains résistent pourtant. ❷ Au cégep de Chicoutimi, par exemple, on s'est entendu sur le principe de la lecture et de l'enseignement d'au moins une œuvre québécoise dans chacun des trois cours du cursus non dévolus à l'enseignement de la littérature québécoise. Le ministère de l'Éducation devrait souligner et récompenser ces initiatives, s'en inspirer même. Fournir aux éducateurs une liste d'œuvres reconnues, offrir des ouvrages en guise d'encouragement à la lecture. Organiser, durant l'été ou les journées pédagogiques, des camps de lecture pour les enseignants comme cela s'est déjà fait en Estrie et au Saguenay. ❸ Enfin, du côté de la radio régionale de Radio-Canada (CBJ-Chicoutimi), à l'occasion de l'émission *Beau temps, mauvais temps*, on propose une entrevue avec des lecteurs et des écrivains qui doivent élaborer sur leur bibliothèque idéale. Déjà, la création d'une Bibliothèque idéale a été promue par le Musée Louis-Hémon de Péribonka et les Grands Jardins de Normandin. Cinquante titres avaient été choisis parmi le corpus de la production régionale. Cinquante auteurs, cinquante œuvres, pouvant servir de modèles ou d'initiation à sa propre littérature. Parmi eux les Alain Gagnon, Larry Tremblay, Nicole Houde, Jean-Alain Tremblay, des écrivains peu ou pas médiatisés qui gagneraient à être connus. Du côté de la télévision, aucun média n'a encore trouvé la formule pour valoriser les livres et la littérature. Hormis le canal Vox de Chicoutimi qui rediffuse les entrevues et tables rondes du Salon du livre. Saluons du moins l'initiative de ces rares stations qui abordent le sujet ou maintiennent une chronique littéraire.



## OUTAOUAIS

▶ Guy Jean

**Bref regard sur le dynamisme des auteurs de bande dessinée**

Grâce au programme d'études en bande dessinée offert par l'École Multidisciplinaire de l'Image de l'UQO (seule offrant un baccalauréat en BD au Québec), le nombre d'auteurs en ce domaine en Outaouais favorise l'éclosion de plusieurs initiatives.

Déjà à sa 8<sup>e</sup> édition, le *Rendez-vous international de la BD de Gatineau*, organisé par le Salon du livre de l'Outaouais et coordonné par l'auteur Paul Roux, fait découvrir et apprécier la bande dessinée à ses 11 000 visiteurs au moyen de rencontres avec des auteurs de toutes tendances et de tous styles, du Québec, du Canada et d'Europe.

Le *Rendez-vous* se distingue par ses activités interactives et ludiques qui favorisent le contact avec les auteurs afin d'encourager l'exploration et la lecture de la bande dessinée, particulièrement québécoise.

Initiative de Caroline Fréchette, auteure de bande dessinée, la toute nouvelle revue *Histoires à boire debout* – le premier numéro a été publié à l'automne 2007 – se veut expression de bandes dessinées de l'Outaouais et du Québec mais aussi lieu de rencontre entre auteurs de nouvelles, de récits et de poèmes, et illustrateurs.

Récipiendaire du *Prix de la relève 2007* de la Fondation pour les arts, les lettres et la culture en Outaouais, le Studio coopératif Premières Lignes se distingue comme jeune maison de création et d'édition. Fondé en 1999, le Studio compte sept membres et dix-huit titres à son catalogue. Dans leur atelier, ces auteurs-éditeurs créent des événements pour promouvoir la création québécoise en bande dessinée, tels que lançements, activités éducatives et promotionnelles présentées dans plusieurs festivals de la bande dessinée et salons du livre du Québec et de la France. Ils tiennent aussi des rendez-vous d'auteurs et des ateliers de création.

Ce survol n'est pas exhaustif mais témoigne de l'effervescence de la création et de la diffusion de la bande dessinée québécoise en Outaouais.



## RENCONTRE AVEC MYRIAM BEAUDOIN



Heureux qui comme Ulysse... » voyage, bien sûr, mais de quelle façon? En traversant les frontières géographiques ou, plus mystérieusement, les frontières de l'âme? Myriam Beaudoin a fait les deux, l'un entraînant l'autre. C'est ainsi que le succès de son roman *Hadassa*, une histoire d'amour entre, d'une part, une prof goya et des fillettes hassidiques et, d'autre part, un jeune Polonais et une femme hassidique, lui a valu non seulement le Prix des collégiens et le prix France-Québec, mais aussi une invitation à venir rencontrer en Belgique des écrivains flamands. Faisaient aussi partie du groupe: Gilles Pellerin (voir encadré), Marie-Sissi Labrèche et Michèle Marineau.

Les écrivains québécois sont arrivés à Amsterdam le 4 novembre et ont sillonné la Flandre pendant une semaine, visitant, entre autres, les institutions culturelles bruxelloises, dont la Maison Horta (de Victor Horta, architecte et designer belge, 1861-1947), la Résidence des écrivains « Villa Hellebosch » à Vollezele, le Poiëziecentrum (centre de poésie) de Gand et la Bibliothèque de livres anciens d'Anvers.

« Nous avons été reçus avec beaucoup de chaleur, raconte Myriam Beaudoin. Je me suis sentie attendue et bienvenue. Il n'y a eu aucun raté. En plus des visites prévues au programme, j'ai eu droit, à cause de *Hadassa*, à une promenade avec un guide privé dans le quartier juif d'Anvers. À la Villa Hellebosch, la propriétaire nous a offert un repas gourmet dans un cadre merveilleux. Nous étions en pleine campagne, à un endroit dont les paysages ont inspiré le peintre Bruegel. Évidemment, ça m'a donné envie de revenir faire un séjour d'écriture ici: tous les deux ans, la résidence accueille un écrivain québécois pendant un mois.

« Les rencontres avec les écrivains et les intellectuels flamands ont été très intéressantes. J'étais allée plusieurs fois en Europe, mais en touriste, et, cette fois, la nature de notre visite m'a fait apprécier encore davantage le raffinement des gens, celui des lieux aussi. Il y a des librairies et des bibliothèques qui sont situées dans des bâtiments si inspirants qu'ils donnent envie d'écrire, de lire, de rencontrer des artistes. Au cours du voyage, les écrivains québécois ont participé à plusieurs lectures et soirées littéraires. L'une à Passa Porta, à Bruxelles, une autre au centre culturel Vooruit à Gand, et deux autres à la Foire du livre d'Anvers, la première mettant l'accent sur les œuvres des écrivaines du groupe, et la seconde, réunissant Gilles Pellerin et Stefan Hertmans, les auteurs de *Lumières du Nord*.



Photo: © Roch Lecompte

### QUE RAPPORTE ULYSSE DE CE VOYAGE ?

« D'abord, j'ai été très touchée par l'accueil qu'on a réservé à mon roman.

Au départ, je ne pensais pas écrire un livre sur mon expérience d'enseignante dans une école juive hassidique. J'étais simplement fascinée par l'univers que je découvrais et je prenais des notes pour ne rien oublier. J'avais l'impression d'écrire pour moi. Puis, petit à petit, l'histoire a pris forme. Oui, *Hadassa* existe, et c'est bien son nom, et oui, je me suis beaucoup attachée à ces petites filles, mais je n'ai pas essayé de régler des problèmes avec ce livre. Malgré tout, mes lecteurs ont été séduits et je me suis rendu compte que cette activité individuelle qu'est l'écriture pouvait rejoindre des gens d'origines différentes, qu'elle avait valeur de cadeau.

« Par contre, ce qui a été difficile, c'est la conciliation de mes obligations d'enseignante et d'écrivaine en tournée de promotion. Pour aller en Belgique, j'ai dû accepter une réduction de salaire, et mon vol de retour ayant été retardé d'une journée, je me suis retrouvée en classe dès le lendemain de mon arrivée, à 8 h du matin. C'est épuisant, et mon rêve, bien sûr, c'est d'arriver à gagner ma vie en écrivant. À la foire d'Anvers, un écrivain flamand a emporté deux exemplaires de mon roman pour le soumettre à son éditeur hollandais. Évidemment, cela me ferait très plaisir d'être traduite en néerlandais! »

► Danièle Simpson

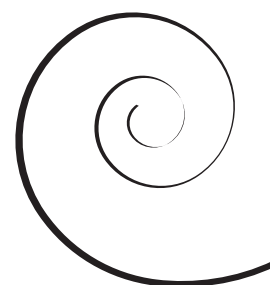
### DES QUÉBÉCOIS EN FLANDRE...

Les échanges entre l'UNEQ et Het beschrijf, son pendant flamand, ont permis, l'an dernier, à Gilles Pellerin de séjourner à Vollezele, dans le Brabant flamand et d'y terminer sa correspondance avec Stefan Hertmans (*Lumières du Nord*, L'instant même, 2007) qui a été publiée aussi en néerlandais.

Le printemps dernier, le Salon international du livre de Québec avait célébré la littérature et les écrivains flamands dans le cadre d'un colloque qui leur était consacré.

En compagnie de Marie-Sissi Labrèche, Michèle Marineau et Myriam Beaudoin, Gilles Pellerin a donc poursuivi les échanges entrepris entre ces deux littératures qui contribuent à leur rayonnement mutuel.

► Bernard Pozier



DES NOUVELLES  
DE LA RELÈVE



## PATRICK DUBOST (RHÔNE-ALPES)

La poésie structure et construit ma vie. J'ai fait des études de mathématiques, car j'avais des facilités. Des études de musique pour la même raison. Je n'avais aucune facilité pour écrire. Mais là était mon jardin secret, et ma passion de toujours.

Après la publication de mes premiers livres, je me suis parfois trouvé en situation de lire devant un public. J'étais timide, plutôt introverti. Il m'a fallu trouver / inventer des solutions. Et j'ai de plus en plus écrit une poésie qui prenait en compte l'oralité, mais aussi le corps, et toute l'importance du moindre geste. J'écrivais pensant le geste et la voix. Cela m'a conduit à travailler dans des studios de composition électro-acoustique, puis vers la performance, et parallèlement : vers le théâtre (des metteurs en scène s'emparant de mes textes), et surtout, depuis quelques années, vers les univers de la marionnette ou du théâtre d'objets.

Je suis arrivé à Montréal avec en poche – ou plutôt en tête – l'idée de travailler sur une commande pour un spectacle incluant marionnette, nouvelles technologies et chanson. J'ai écrit en trois semaines ce que j'aurais écrit ordinairement en un an, stimulé par cet espace de liberté que j'avais soudain devant moi, loin de l'enseignement des mathématiques, dans un autre monde, et porté aussi, probablement, par la vue magnifique que j'avais sur Montréal depuis mon bureau.

Dans le même temps, je rencontrais des poètes et des artistes qui m'ont permis de traverser des moments de bonheur, qui m'ont guidé dans mes découvertes, et qui m'ont laissé juste ce qu'il faut de solitude pour avancer magiquement dans l'écriture. Je cite, parmi tant d'autres, à ce jour (3 novembre) : Geneviève Letarte, Violaine Forest, Denise Boucher, D. Kimm, François Charron, José Acquelin, Gabor Szilasi, Jean-François Denis, Vincent Dionne, Katia Stockman et

Javier Valdès, Mirella Aprahamian, Séverine Hubard (jeune artiste française en résidence), Miglena Nikolchina (poète et philosophe bulgare, rencontrée au Festival de Trois-Rivières, et qui traduit présente-

poésie

ment certains de mes textes en vue d'une édition à Sofia), Alexis Lefrançois (qui prépare une édition québécoise des poèmes d'amour d'Armand Le Poète, mon alter ego), sans oublier toute l'équipe de la Maison des écrivains...

Une part importante de mon travail se situant aujourd'hui dans la « lecture / performance », ce qui signifie, entre autres, une façon de faire exister le poème autrement que sur papier, il était important pour moi, pour vivre bien mon séjour et repartir sans tristesse, de trouver quelques lieux d'accueil pour montrer / faire entendre ces « poèmes sonores », comme je le fais régulièrement en France. Et là encore, malgré des délais très courts, tout s'est merveilleusement dénoué.

J'écris ces mots début novembre. Je quitterai le Québec le 3 janvier. Ce temps de liberté et d'écriture qui m'est donné me questionne plus que jamais sur ma présence au monde. Mais je sais déjà, au tiers de mon séjour, que ces trois mois au Québec sont et seront un tournant dans ma vie, et que l'écriture plonge toujours ses racines, même de manière très indirecte, dans l'épaisseur du vécu.

Dans le même temps, je rencontrais des poètes et des artistes qui m'ont permis de traverser des moments de bonheur, qui m'ont guidé dans mes découvertes, et qui m'ont laissé juste ce qu'il faut de solitude pour avancer magiquement dans l'écriture.

### Un nouveau type de paiement pour les auteurs

Au cours des prochains jours, Copibec procédera à un premier paiement de redevances destinées aux auteurs dont les textes apparaissent dans des anthologies ou des livres regroupant plus de dix auteurs. Une liste des auteurs éligibles à ce paiement a été constituée à partir des déclarations de reproduction des universités pour 2003 et 2004, des établissements d'enseignement collégial pour 2004 et 2005, ainsi que des données des récents sondages réalisés auprès des établissements d'enseignement préscolaire, primaire et secondaire.

Cinquante-cinq titres, réunissant les textes de plus de 1 000 auteurs, ont été retenus. Parmi ces titres, on compte huit anthologies littéraires et 47 livres réunissant les textes de plus de 10 collaborateurs. Une somme de 93 474 \$ sera répartie entre les auteurs des titres retenus. Parmi ces auteurs, il y a quelque 300 nouveaux venus qui n'apparaissent pas dans la banque de données de Copibec et qui recevront donc des redevances pour la toute première fois.

# MAURICIE CENTRE-DU-QUÉBEC

► Denys Bergeron

Forte d'un souhait exprimé lors d'une enquête réalisée par le Conseil de développement culturel du Centre-du-Québec (CDCCQ), auprès des écrivains des cinq MRC de la région nommée, l'Association des écrivains et écrivaines des Bois-Francs a élargi ses frontières. Elle est devenue depuis peu l'*Association des écrivains et écrivaines du Centre-du-Québec*.

Le 5 mai dernier, sous la présidence d'honneur de Louis Caron, écrivain et président du CDCCQ, se tenait à Victoriaville un Salon de l'écrivain qui avait comme objectifs d'officialiser le premier regroupement de tous les écrivains professionnels et amateurs de la région Centre-du-Québec et de permettre au grand public de rencontrer ses auteurs.

L'AEÉCQ s'est associée avec le restaurant La Piazzetta de Victoriaville pour la mise sur pied d'une initiative d'autofinancement en vue de la tenue du Salon de l'écrivain. Une sorte de tradition est en train de s'établir. Ainsi, pendant le mois de février de chaque année, le restaurant versera trois dollars à l'Association pour chaque pizza *Generosa* vendue et acceptera d'exposer des assiettes garnies de pensées d'écrivains de la région. Plus tard, on vendra les assiettes aux enchères.

#### Le GAL'ART (quatrième édition)

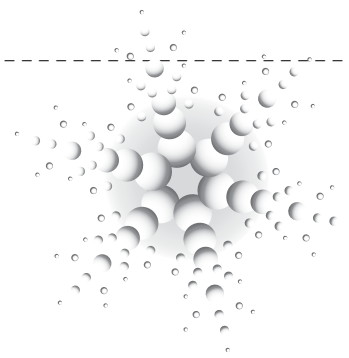
C'est le nom qui coiffe maintenant ce gala visant à récompenser des artistes du Centre-du-Québec. Cette année, le 25 octobre, c'est près de 15 000 \$ en bourses qui ont été décernés. En bref : le prix de la Création artistique en région, décerné par le CALQ et assorti d'une bourse de 5 000 \$, ainsi que le prix à la Création littéraire offert par Aluminerie de Bécancour et accompagné d'une bourse de 1 000 \$ ont été remis à Jean-Guy Lachance, poète. Le *Prix Ambassadeur*, remis par Télé-Québec et accompagné d'une bourse de 1 000 \$, a été décerné à Alain M. Bergeron et Samuel Parent, respectivement auteur et illustrateur de la MRC d'Arthabaska.

#### Le Festival International de la Poésie de Trois-Rivières

Du 28 septembre au 7 octobre dernier, la poésie habillait Trois-Rivières. Plusieurs activités ont eu lieu, ainsi que des ateliers d'écriture et de magnifiques expositions. Cette année, une nouveauté : le film *Un cri au bonheur* a été présenté en première mondiale la veille de l'ouverture officielle.

Et, sur une scène située hors les murs, une activité peu banale : au collège Shawinigan, le 3 octobre, une table ronde portant sur le livre de Bernard Thompson, *Le Syndrome Hérouxville ou les accommodements raisonnables* et animée par Robert Clavert, professeur de philosophie au cégep de Shawinigan. Pour en débattre, l'auteur et deux professeurs de l'université de Trois-Rivières : Ghislain Parent (sciences de l'éducation) et Stéphane Courtois (physique). Des 130 personnes présentes, 20 % représentaient des gens reliés à la cause de l'immigration.

À la maison Hertel-de-la-Fresnière de Trois-Rivières, Louise Lacoursière présentait son livre : *Roland Leclerc, par delà l'image*. Roland Leclerc est ce prêtre qui animait l'émission dominicale *Le Jour du Seigneur* et qui est décédé en 2003.



## ESTRIE

► Ginette Bureau

#### Les revues littéraires, tremplins pour les jeunes auteurs

*Jet d'encre* a lancé ses 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> numéros dernièrement. Depuis ses débuts, au printemps 2002, *Jet d'encre* a pour directrice littéraire Nathalie Watteyne, poète et professeure de littérature à l'université de Sherbrooke. Cette revue est à la recherche de textes différents qui transgressent, qui débordent les cadres habituels. Les écritures hétérogènes sont mises en évidence dans le 10<sup>e</sup> numéro qui publie des textes de Doug Jones, François Hébert et Kim Doré, par exemple.

Les mêmes consignes ont été données aux jeunes graphistes Daniel Héту, Catherine Grenier et à celui qui racontait les débuts de la revue, Nicolas Labbé. Puisqu'il s'agissait d'une revue ayant comme esthétique les voix singulières, il fallait absolument sortir des sentiers battus. Du point de vue du design graphique, la revue n'a jamais été prise dans un moule et elle évolue librement d'un numéro à l'autre. Nicolas Labbé s'efforce de faire une traduction graphique du texte pour que chaque mot prenne sa signification, par exemple en jouant avec les caractères.

Des écrivains publiés dans ces numéros, dont Jean-Sébastien Huot, soulignent l'importance de la revue littéraire pour les jeunes auteurs. Elle leur permet de livrer des écrits en marge des écritures plus officielles, car la revue favorise la résilience, voire la résistance. Ces dires ont été endossés par Bruno Lemieux, un des responsables de la revue *Chimère* au cégep de Sherbrooke. Pour lui, les revues sont des incubateurs, des lieux pour expérimenter des formes diverses. En plus de permettre de dépasser le cercle d'amis, les écrits en revue sont des instantanés, d'un thème, d'un temps, d'une ville ou d'une région, et c'est stimulant pour les jeunes auteurs qui publient aux côtés d'auteurs confirmés.

Bref, la revue permet d'expérimenter différentes écritures et offre un lieu en marge, pour les textes qui sortent de l'ordinaire et privilégient l'originalité textuelle.



# MONTÉRÉGIE

► Anne-Marie Aubin

Au Gala de la Culture de Longueuil, Sylvain Meunier – actuel président de l'Association des Auteurs de la Montérégie et membre du conseil d'administration de l'UNEQ – a gagné le prix dans la catégorie Création en littérature pour les deux tomes de la série Ramicot Bourcicot. Ce prix reconnaît l'excellence de la conception d'une œuvre littéraire originale de fiction par un auteur professionnel. L'œuvre doit avoir été publiée chez un éditeur reconnu.



Source : Longueuil extra

Étaient présents au gala : Suzanne Mayrand, directrice générale de l'OSDL qui représentait maestro Marc David, Caroline Brouillard, Alejandra Odgers, Nicole Ménard, Claude Gladu, Michel Pratt, Hélène Ducharme, Charles LeMoine, Richard Côté, Dominique Paul, et Sylvain Meunier.

Au même gala, c'est Michel Pratt, auteur et ancien président de l'AAM, qui a remporté le prix dans la catégorie Patrimoine. Ce prix reconnaît l'excellence d'une intervention dans le domaine de la sauvegarde, de la mise en valeur, de l'interprétation ou de la transmission du patrimoine culturel de Longueuil.

Dans la catégorie *Événement culturel*, le prix a été accordé à La Fête du livre et de la lecture de Longueuil, dont l'AAM est partenaire. Ce prix reconnaît l'excellence d'un événement visant la promotion d'un ou de plusieurs aspects de la culture sur le territoire de Longueuil.

## Des auteurs de la Montérégie en lice pour le Prix du Gouverneur général du Canada

Parmi les finalistes des Prix du Gouverneur général du Canada en littérature jeunesse, deux des nos membres sont en lice : François Barcelo, pour *La Fatigante et le Fainéant* publié chez Soulières et Sylvain Meunier, pour *Piercings sanglants*, publié aux éditions de La Courte échelle.

## Auteurs jeunesse recherchés

Écrire pour la jeunesse vous intéresse ? Participez à la 9<sup>e</sup> édition du Grand Prix catégorie Tout-petits ! Date limite pour envoyer vos textes : 11 janvier 2008. Les prix seront décernés dans le cadre du Salon du livre jeunesse de Longueuil, le dimanche 17 février prochain, au Théâtre de la Ville de Longueuil.

Vous avez au moins 18 ans, vous résidez en Montérégie, envoyez un texte destiné aux 0 à 5 ans. Chaque texte doit comprendre entre 150 et 300 mots. On peut proposer un maximum de trois textes. Le manuscrit doit être inédit et expédié sous pseudonyme, en quatre (4) exemplaires. Des frais d'inscription de 5 \$ par envoi sont exigibles pour assurer la pérennité du Prix. Le chèque doit être fait au nom de l'Association des auteurs de la Montérégie. Vous devez joindre à votre envoi une enveloppe scellée comprenant vos coordonnées à l'adresse suivante :

Grand Prix catégorie Tout-petits  
598, rue Victoria, C P 36563  
Saint-Lambert (Qc) J4P 3S8

# NORD-OUEST

► Fernand Bellehumeur

Comment intéresser le bon peuple et sortir des sentiers battus lors du Salon du livre ? Cette année, les organisateurs ont eu la merveilleuse idée de faire découvrir la ville à partir de cinq œuvres littéraires dont l'action se situe à Rouyn-Noranda.

Accompagnés des auteurs concernés, une cinquantaine de visiteurs ont parcouru les rues en autobus, attentifs aux commentaires de Benoît Beaudry-Gourd, excellent communicateur, spécialisé dans l'histoire locale. Même les gens de la place ont fait des découvertes.

Les auteurs ont présenté le contexte de leur roman et le lien avec le lieu visité, soit le lac Osisko (Louis Hamelin, *Sauvages*), le Petit Théâtre du Vieux Noranda (Louise Desjardins, *La Love*), le parc botanique À fleur d'eau (Lise Bissonnette, *Marie suivait l'été*), le palais de justice (Isabelle Vaillancourt, *Les Enfants Beudet*) et l'Église orthodoxe russe (Jocelyne Saucier, *Jeanne sur les routes*). À chaque arrêt, Suzanne Ménard lisait un extrait de l'œuvre.

Cette initiative ayant connu un franc succès, elle a été reprise en septembre avec Louise Desjardins et Jocelyne Saucier, lors du colloque provincial du Réseau Biblio.

## INDIA DESJARDINS INTERVIEWE PATRICK SÉNÉCAL

**I.D.** Récemment, vous avez écrit un livre pour enfants intitulé *Sept comme Setteur*. Pourquoi avoir décidé d'écrire pour les jeunes ?

**P.S.** C'est carrément une commande de mes enfants ! Nathan et Romy trouvaient cela triste de ne pas pouvoir lire mes romans et ils m'ont demandé :

« Pourquoi tu n'écris pas une histoire pour enfants ? » Comment résister à cela ? Et puis, je trouve sain de léguer autre chose à mes enfants que des histoires pessimistes pleines de noirceur. En fait, je vais sûrement récidiver : l'écriture pour jeunes me fait beaucoup de bien, entre deux romans noirs...

**I.D.** Vous avez adapté votre roman *Sur le seuil* pour le cinéma et vous travaillez présentement à l'adaptation des *Sept Jours du talion*. Est-ce difficile d'adapter soi-même ses romans ?

**P.S.** Beaucoup plus difficile que je ne l'imaginais. En fait, il y a un double travail : il faut d'abord déconstruire l'histoire romanesque et ensuite la reconstruire de manière cinématographique. En plus, il s'agit de mes propres romans, il faut donc que j'aie un recul et que j'accepte d'abandonner certaines choses qui me plaisaient, mais qui ne fonctionnent tout simplement pas en film. Par exemple, l'intériorité est l'un des aspects les plus intéressants à travailler en roman. En film, l'intériorité est à peu près impossible, il faut passer par le concret. Ça, c'est difficile. Mais j'aime le défi.

**I.D.** Votre plus récent roman, *Le Vide*, dénonce le manque de profondeur de certains divertissements actuels, comme la télé-réalité. D'où vous est venue cette idée ?

**P.S.** Le vide existentiel des gens m'obsède depuis un bon moment et je cherchais un angle pour en parler. J'ai alors songé à une vieille idée de roman que j'avais abandonnée il y a une dizaine d'années. Ça parlait d'une secte qui pousse les gens à aller jusqu'au bout de leurs désirs et à se suicider ensuite. J'aimais l'idée de cette secte remplie de gens dont la vie est vide de sens, mais je ne trouvais pas de moteur réel. Dix ans plus tard, j'ai trouvé le symptôme de ce vide : la télé-réalité.

**I.D.** Dans votre roman *Le Vide*, vous n'avez pas mis les chapitres en ordre. Comment avez-vous procédé pour l'écriture ?



Photo : Karine Parry

**P.S.** J'ai fait un premier plan dans l'ordre chronologique. Puis, j'ai constaté rapidement qu'écrire ainsi, il n'y aurait plus de suspense. Je me suis donc mis (toujours à partir du plan) à découper l'histoire en chapitres pour les mettre dans l'ordre le plus efficace possible. Ensuite, j'ai écrit le premier jet dans ce « désordre ». C'était le seul moyen de m'assurer que le lecteur comprenne et suive bien : je devais écrire e roman dans le même ordre qu'on le lirait.

**I.D.** Dans vos romans, on retrouve des scènes très violentes. Vous arrive-t-il de vous faire peur à vous-même en écrivant ?

**P.S.** Pas vraiment, non. Ma seule préoccupation quand j'écris une scène violente est de m'assurer qu'elle sert à quelque chose. Il faut aussi éviter la complaisance : une scène de violence caricaturale peut faire rire, ce qui est l'opposé de ce que je souhaite (sauf peut-être dans *Aliss* qui est très cartoon). Pour moi, la violence est un échec, un drame. Je veux qu'elle serve à ébranler mon lecteur, qu'elle le trouble. Je suis un auteur violent et sombre, oui, mais responsable.

... QUI INTERVIEWE  
JOËL CHAMPETIER

**P.S.** Tu écris de la science-fiction, du fantastique et de la fantasy. À ton avis, quelles sont les grandes différences entre chaque genre ?

**J.C.** Écrire du fantastique dans un décor contemporain est ce qui se rapproche le plus du travail de l'écrivain dit réaliste. Il est important que le lecteur croie au monde représenté pour que le choc de l'intrusion du surnaturel fasse tout son effet. Les récits de fantasy sont souvent situés dans des mondes entièrement inventés. J'y trouve un bel espace de liberté. C'est en tout cas le genre où je me suis le plus amusé avec les niveaux de langue. La science-fiction –

celle qui fait preuve d'un minimum de rigueur – est peut-être le genre le plus contraignant, car il est nécessaire d'étayer ses spéculations d'un travail de recherche assez élaboré.

**P.S.** On dit souvent que la littérature de genre privilégie plus le fond que la forme. Qu'en penses-tu ?

DES NOUVELLES  
DES MEMBRES



**J.C.** Il se pourrait que ce qui distingue l'écrivain de genre de certains écrivains dits littéraires est qu'il lui serait intolérable de négliger le fond – l'histoire – pour la forme; mais en disant ceci, je succombe peut-être à un préjugé à l'égard des écrivains littéraires. Ces considérations me donnent l'impression de me demander ce qui est le meilleur dans le sandwich au jambon: le pain ou le jambon. Les grandes transformations de l'art ont été des transformations sur le fond et la forme. Personnellement, j'accorde une grande attention à la forme de mes œuvres, de façon à ce que celle-ci participe au sens.

**P.S.** Tu as écrit le scénario du film *La Peau blanche* qui est une adaptation de ton roman. Quelles sont les grandes différences entre écrire un roman et écrire un film?

**J.C.** Une précision: j'ai écrit le scénario de *La Peau blanche* en collaboration avec le réalisateur Daniel Roby. Non seulement son apport artistique a-t-il été important mais, grâce à lui, j'ai beaucoup appris sur le plan technique. Car oui, à part le fait qu'on utilise des mots dans les deux cas, ces entreprises sont différentes, à un point tel qu'il n'est pas acquis qu'un excellent romancier puisse écrire des scénarios valables, et vice versa. Le texte du roman est l'œuvre, tandis

que le texte du scénario n'a pas de valeur artistique à lui seul, c'est un plan qui va servir à guider d'autres artistes dans la création d'une œuvre d'art, le film. L'autre grande différence, c'est le rapport au temps. Le lecteur contrôle la vitesse à laquelle il lit un roman, mais le spectateur est prisonnier du rythme imposé par le réalisateur. Ainsi, un dialogue de deux pages que le lecteur lira sans mal ne pourra généralement pas se transposer tel quel dans un film: il semblera bavard et théâtral.

**P.S.** Les auteurs de science-fiction d'anticipation voient souvent le futur en noir. Est-ce ton cas? Peut-on faire de l'anticipation optimiste?

**J.C.** Les auteurs de science-fiction ne font que transposer à l'échelle planétaire ou cosmique l'adage suivant lequel les gens heureux n'ont pas d'histoire. Grossir un problème peut aussi servir d'avertissement. Je pense toutefois que l'anticipation optimiste est possible; je n'y avais jamais pensé de cette façon, mais je trouve que mon roman *La Taupe et le Dragon* est relativement optimiste. Coloniser une planète sera frustrant et difficile, et les hommes continueront à être leurs pires ennemis, mais comme sur la Terre de nos jours, à travers les guerres et les injustices, il restera des îlots de beauté et de bonheur.

## DROITS D'AUTEUR

## COPIBEC A 10 ANS !

Notre société de gestion collective des droits de reproduction a été créée le 25 novembre 1997. Ont participé à cette création Louis Gauthier, président de l'UNEQ, et Antoine Del Busso, président de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL). La directrice générale, Hélène Messier, a été engagée en janvier 1998 et les opérations ont officiellement débuté le 1<sup>er</sup> avril de la même année.

À sa fondation, Copibec était composée des deux membres fondateurs, l'UNEQ et l'ANEL, mais se sont ajoutés, au secteur Auteurs, l'Association des journalistes indépendants du Québec (AJIQ) en novembre 1998, la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ) en février 1999 et le Regroupement des artistes en arts visuels (RAAV) en février 2000 et, au secteur Éditeurs, en février 1999, les Quotidiens du Québec et la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP), puis, en novembre 2004, les Hebdomadaires du Québec.

Copibec est mandatée directement par les titulaires de droits. Elle regroupe, à ce jour, 850 éditeurs québécois ainsi que 16 500 auteurs. Pour les seules œuvres publiées au Québec, son répertoire compte plus de 85 000 titres de livres, auxquels s'ajoutent de nombreux journaux et périodiques.

La corporation a choisi dès le départ de payer les auteurs et les éditeurs en fonction de ce qui est reproduit et de verser les redevances directement aux auteurs et éditeurs. Cette façon de procéder lui paraissait plus équitable, même si elle entraîne des efforts considérables pour obtenir et tenir à jour les coordonnées

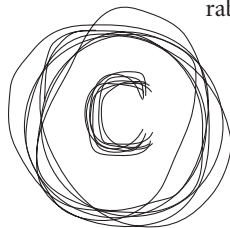
des auteurs, administrer les dossiers des nombreux ayants droit, expédier les chèques, etc. Malgré cela, ses frais d'administration de 13 % sont parmi les plus bas au monde pour une société faisant un tel travail.

Environ 70 % de ses revenus proviennent du secteur de l'Éducation, c'est-à-dire des universités (84 M de photocopies), des cégeps (14 M), et des écoles primaires et secondaires (75 M). Le reste provient des milieux gouvernementaux fédéral et provincial, des bibliothèques et des entreprises privées. Depuis le début de ses opérations, Copibec a distribué 60 M \$ et ses perceptions annuelles s'élèvent maintenant à plus de 12 M \$.

Son conseil d'administration est composé de cinq administrateurs du secteur Auteurs et de cinq administrateurs du secteur Éditeurs. La présidence est occupée en alternance, une année, par un auteur, et la suivante, par un éditeur.

► Danièle Simpson, présidente de Copibec

Depuis le début de ses opérations, Copibec a distribué 60 M \$ et ses perceptions annuelles s'élèvent maintenant à plus de 12 M \$.



## L'AUTRE SOLITUDE

Une chronique  
de Jocelyne  
Delage

## SHEILA STEELE

Si son nom évoque le site internet *injusticebusters.com*, c'est qu'elle en a été la créatrice et s'y est dédiée pendant une dizaine d'années...

Cette activiste a passé sa vie à dénoncer des abus. Dès son adolescence, elle soutient le mouvement *Ban the bomb*. Son opposition à la guerre du Vietnam avec son mari américain John et leur défense de Cuba les font expulser des États-Unis vers Vancouver, d'où ils vont à Toronto, Londres, puis Bruxelles.

En 1970, elle retourne avec son fils Kevin à Saskatoon. Elle se joint au mouvement de libération des femmes, se consacre à la photographie et fait une maîtrise en littérature anglaise à l'Université de Saskatchewan, puis y enseigne. Manque de pot, elle est mise en prison pendant quatre mois pour avoir fait pousser de la marijuana. À la suite de cette expérience, elle cherche à aider les personnes injustement accusées de crimes dont on n'entend pas parler en raison d'une ordonnance de non-publication par la cour...

Lorsqu'avec Richard Klassen<sup>1</sup>, elle pose des affiches expliquant comment celui-ci est victime de cette clause de silence, tous deux sont arrêtés et accusés de libelle diffamatoire. Ils sont acquittés, mais poursuivent en cour et gagnent contre les responsables de ces accusations.

Pour contrer les secrets de même que les ordonnances de non-publication des représentants du pouvoir, l'Internet semble à Sheila l'outil par excellence pour publier la vérité. Aussi, avec Richard Klassen, lance-t-elle son site *injusticebusters.com* en juin 1998.

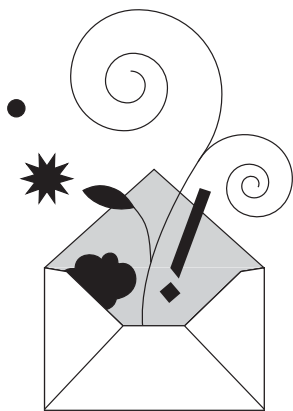
*The Fifth Estate*, émission radio-canadienne anglaise de journalisme d'enquête, se penche sur la cause Klassen malgré l'ordonnance de non-publication et met en ondes, le 29 novembre 2000, le documentaire intitulé *Le Scandale du siècle*. Ce documentaire choc reçoit trois prix, le Michener 2000 (2004) ; le Justicia d'excellence journalistique (2001) et le prix Gémeaux anglais (2002).

À la suite de ce documentaire, la famille Klassen intente une action en justice contre le gouvernement et obtient une compensation de 10 millions \$. La cause est portée en appel et seulement 1,5 millions \$ sont versés aux Klassen en janvier 2004. La cause est actuellement devant la Cour suprême...

Lorsqu'elle mourra, Laura Jones dira d'elle : *Ma spirituelle, intelligente, audacieuse et empathique fille n'est plus et je lui suis très reconnaissante des quelque 63 années où elle fut mon amie et mon mentor.*

Son fils Kevin continue son œuvre en alimentant régulièrement *injusticebusters.com*.

1. dont le père Peter a passé quatre ans en prison, ayant été accusé, ainsi que d'autres membres de sa famille, d'abus sexuel depuis la fin des années 1980.



## Courrier du lecteur

Un profond agacement me titille à la lecture de l'article de M. Pozier. Cela tient à la façon et au lieu choisi : nul doute que dans la revue de l'UNEQ, ne s'adressant qu'à des écrivains et des poètes, il y trouve *de facto* une oreille compatissante. On s'étonne également que du haut de son expérience de directeur littéraire, M. Pozier n'ait pas encore compris que les critiques disent un peu n'importe quoi. Cela dit, je suis en profond désaccord avec le corps de son article, à savoir que les poètes sont les spécialistes de la poésie et qu'ils peuvent se permettre de dire ce qui en est ou pas. [...] La science du *poétique*, notamment les travaux d'Yves Bonnefoy, qui est une autorité en la matière, a depuis longtemps mis à jour les distinctions entre le poème, la poésie et le poète. Un spécialiste du poème (le poète) peut-il nier qu'il existe, comme l'écrivit Aimé Césaire, la poésie, c'est-à-dire une *voie royale de connaissance*, une façon d'appréhender le réel qui nous est pour ainsi dire innée? Que des artistes RAP (acronyme de *Rhythm And Poetry*) ou issus de la scène slam écrivent des textes porteurs de poésie (et non des poèmes), en quoi cela peut-il bien le scandaliser? [...]

Je suggère à M. Pozier, et à tous les acteurs du milieu, de réfléchir à la situation pour le moins déplorable de la distribution des recueils de poésie, et d'accueillir cette ouverture d'un plus large public pour ce qui se donne comme de la poésie. C'est un encouragement pour tous

les poètes [...] à penser de nouvelles façons de faire pour accorder aux poètes, spécialistes des poèmes, la place et le mérite qui leur reviennent dans le cœur des gens.

► Ivan Bielinski, poète

**Réponse** Bien sûr que les critiques disent n'importe quoi, mais parfois leur dire devient encombrant. Si vous regardez bien, mon article ne fait que souligner une distinction entre deux pratiques d'écriture que, vous-même, vous faites puisque vos poèmes ne sont pas écrits de la même façon que vos slams, que d'ailleurs vous présentez sous deux identités différentes.

Je crois ne souligner que la spécificité du slam, sa singularité, sans toutefois définir la poésie qui, sous une définition quelconque, cesserait d'exister évidemment. Il faut simplement essayer de réfléchir sur le fait que, par exemple, un match d'impro, si grande performance de comédiens qu'il puisse générer, n'est pas une pièce de théâtre et que l'on n'y travaille pas de la même façon. Le slam, me semble-t-il, agit ainsi par rapport à la poésie ; il n'intervient pas de façon semblable. Ainsi un recueil de textes slam trouverait sans doute difficilement à être publié par un éditeur de poésie, à moins que celui-ci ne décide de profiter de la popularité du slam justement ou alors de devenir un éditeur de slam...

► Bernard Pozier

Une collaboration  
de Francine D'Amour

*Être quelqu'un d'autre, quelle idée est-ce là qui me poursuit toujours?*

Anne Hébert

*Pour écrire, il faut avoir le cœur plein d'amour et l'œil méchant.*

Albert Cohen

C'est mon père qui m'a initiée à l'œuvre d'Anne Hébert. Dès qu'il rentrait du travail, j'allais fouiller dans sa mallette qui contenait souvent de menus trésors – un *Club des sept* par exemple. Mais un jour, j'y ai découvert *Les Chambres de bois*, un roman destiné aux adultes, une fable plutôt. J'ai tout de suite plongé dans cet univers « chargé de songes » où s'étiole une jeune fille happée par un « enfant terrible » et sa non moins terrible sœur. Sans doute m'identifiais-je à ces personnages à la Cocteau, rongés par une difficulté d'être si insurmontable qu'elle peut les mener jusqu'à la dépossession d'eux-mêmes. J'étais fascinée par ces rapports quasi incestueux qu'entretennent ces couples de pseudo-jumeaux aux dépens de créatures lumineuses qu'ils attirent dans leurs chambres obscures. Ces triangles amoureux déchirés par leurs passions singulières, presque toujours habités par une dualité intérieure qui les entraîne vers la folie, le suicide ou le meurtre, je les retrouverai dans l'œuvre entière. Influence hébertienne? Moi aussi, je traite du thème de la dépendance affective au travers d'êtres à la fois vulnérables et impitoyables. Des êtres qui aspirent à être.

Sans doute  
m'identifiais-je à ces  
personnages à la Cocteau,  
rongés par une difficulté  
d'être si insurmontable  
qu'elle peut les mener  
jusqu'à la dépossession  
d'eux-mêmes.

Mais, par-dessus tout, c'est la forme qui m'a le plus impressionnée et m'impressionne encore, aussi bien dans *Kamouraska* ou *Les Fous de Bassan*, ces grands romans à la composition minutieusement orchestrée, que dans les courts récits publiés par la suite, dont la conception plus simple en apparence se révèle une mosaïque de fragments finement agencés. Non-linéarité, multiplicité des voix narratives, monologues intérieurs d'une audace stupéfiante, autant de procédés que j'explorerai à mon tour.

Et que dire de la langue, cette langue imagée mais jamais tape-à-l'œil, qui sert si bien le propos et célebre si magnifiquement les paysages! Une langue fluide comme l'eau qui court. Qui émerge de l'océan lui-même, telle cette voix d'Olivia qui s'élève de la « haute mer » par-delà la mort.

Les mots me manquent pour aborder cet auteur immense qu'est Albert Cohen. Dans les années 70, son énorme pavé de 845 pages circulait parmi un cercle d'initiés tel un objet fétiche. Mon tour venu, la couverture blanche de *Belle du Seigneur* était maculée et ses pages, cornées. Moi, qui ai un faible pour les monologues intérieurs, j'ai été comblée. Celui de la Belle rêvassant dans sa baignoire est un morceau d'anthologie. Roman d'amour fou où se côtoient lyrisme et dérision. Un mélange qui me sied, bien que je sache n'avoir ni la truculence des *Valeureux* ni le cynisme de Solal, ce Seigneur plein de fougue qui adule sa Belle tout en la persécutant. Un personnage détestable auquel je me suis vite attachée. Cohen a réussi là un tour de force que j'ai pratiqué à l'occasion. Amener le lecteur à s'éprendre de créatures imaginaires qu'il fuirait dans la réalité.

Derrière tout auteur, il y a un réviseur. Ex-professeur de français, ex-consultant en francisation à l'OQLF, je puis réviser vos textes, améliorer vos phrases à un tarif raisonnable. Raymond Paradis, 450-672-4893, ciel32@gmail.com.

Révision, saisie, embellissement de documents. Coût avantageux. Ginette Gaudreault (514) 274-1282.

Résidence d'écrivain / bord de mer /site naturel d'exception  
Tarifs spéciaux de basse saison (entre sept. et juin), Île du Havre-aux-Maisons, Îles-de-la-Madeleine, grande maison avec la mer de 3 côtés, tables de travail, Internet, accueil chaleureux à l'aéroport ou au port, tout confort (4 étoiles).  
www.aupieddelabutteronde.com.

Gîte campagnard à Oka pour écrivain qui désire se reposer, corriger un manuscrit, s'inspirer pour écrire. Seulement pour membre de l'UNEQ. 100 \$/fin de semaine. 300 \$/semaine. Francine Allard 450 479-8156.

Recherche traducteur ou traductrice, du français à l'anglais, pour œuvre littéraire. Marché américain. 514 256-2574 ou 9janus7@videotron.ca.

Musicien de carrière, 30 ans d'expérience, membre : SOCAN, ACQ, DAM, UNEQ offre cours de piano et de guitare – personnalisés, réguliers ou occasionnels – à votre domicile. Montréal seulement et en périphérie du métro. Jean-Marc Tardif, 514 321-7523, jean-marctardif9@hotmail.com.

Les Éditions de la Bagnole sont à la recherche de manuscrits, plus particulièrement de romans pour adultes, pouvant enrichir la collection *Parking*. Consultez notre site : www.leseditionsdelabagnole.com.

Séjour à Montréal : appartement neuf à louer pour séjour de 1 semaine à 3 mois. Climatisation, Internet haute vitesse, draps et serviettes, câble, téléphone, foyer, etc. Sur Saint-Denis près des Carmélites. 500 \$/semaine Louis-Philippe Hébert, 514 886-8102.

Services de rédaction, correction, saisie, relecture de textes, CV et manuscrits. Auteure écrira également votre biographie. Travail impeccable, rapide et prix abordable. Aussi 58 cours par correspondance ou Internet. Michèle V. Chatellier, 04 93 93 06 47 ou : www.vanchatou.com.

## Petites annonces

rassemblées par André Carpentier. Le membership franchit la barre des 400 et le dossier de la Maison des écrivains refait surface.

**1986** Le Conseil des Arts du Canada annonce qu'il gèrera le programme de prêt public, alors que l'UNEQ jugeait que c'était aux associations de créateurs de le faire. Elle refuse donc de se joindre à la Commission et n'assiste pas à la première réunion qui a lieu en septembre. Par ailleurs, l'Union témoigne devant la Commission parlementaire sur le statut socioéconomique des créateurs, adhère au Mouvement Québec français et participe activement à la Coalition des milieux culturels qui demande une augmentation des budgets alloués au ministère des Affaires culturelles. L'objectif est d'obtenir 1 % du budget du Québec. La Fondation Émile-Nelligan confie l'administration du Prix Émile-Nelligan à l'UNEQ et un colloque Québec-Belgique a lieu à Charlevoix.

**1987** L'UNEQ a dix ans le 21 mars. Le même mois, les auteurs reçoivent pour la première fois un paiement pour le prêt de leurs livres à travers les bibliothèques publiques. Un colloque est consacré à l'« Avenir du français au Québec » qui, de l'avis de l'UNEQ, passe par une solution politique. Dans le dossier des accords du lac Meech, l'Union s'inquiète de la confusion qui entoure la notion de société distincte et dénonce ce qu'elle croit être un leurre. Elle prend également position contre le libre-échange Canada/USA qui ne lui paraît pas protéger suffisamment la langue et la culture. Pour les mêmes raisons, l'UNEQ appuie la lutte du Mouvement Québec français pour le maintien et le renforcement de la *Loi 101*. Le projet de la Maison des écrivains se concrétise : à même de nouvelles ressources financières (les intérêts de la reprographie), l'UNEQ met de côté une somme de 300 000 \$ pour l'achat d'une propriété qu'il est d'abord question de partager avec les éditeurs.

**1988** Au moment du 150<sup>e</sup> anniversaire de la Rébellion de 1837-1838, l'UNEQ fait paraître chez VLB le texte des *Assemblées publiques, des Résolutions et des Déclarations de 1837-1838*. Une campagne de financement recueille 30 000 \$ de plus pour le projet de la Maison des écrivains. Finalement, il est décidé que la Maison se fera sans les éditeurs, auxquels est octroyé également un montant de 300 000 \$ des intérêts de la reprographie, pour leur propre maison. En collaboration avec la Commission de formation professionnelle, de nouveaux cours sont mis sur pied, qui portent sur la scénarisation, l'écriture, l'informatique, la lecture rapide et le droit d'auteur. En octobre, le congrès de l'Association québécoise des professeurs de français porte, entre autres, sur le rôle de la littérature

québécoise dans l'apprentissage du français. L'UNEQ propose que soit créée une loi sur le statut de l'écrivain et que soit modifiée la *Loi 78* pour inclure une définition plus large de l'écrivain qui corresponde à celle de l'Union : « Une personne physique qui, à son propre compte, écrit des textes destinés à être publiés, notamment sous forme de livres. »

**1989** L'UNEQ se féminise et inclut dorénavant les « écrivaines » dans son acronyme. Elle devient l'Union des écrivaines et écrivains québécois. Cette année-là, l'Union reçoit la confirmation officielle de son agrément par le ministère du Revenu comme organisme artistique. Elle produit plusieurs mémoires, dont celui qui est déposé à la Commission permanente de la Culture lors de l'étude de la *Loi sur le statut des artistes en arts visuels, des métiers d'art et de la littérature et sur leurs contrats de diffusion*, ainsi que celui qui est présenté à la Commission du développement culturel de la Ville de Montréal sur la situation de la littérature dans les bibliothèques. La *Loi 78* est finalement adoptée et, même si elle l'accepte, l'UNEQ y voit des faiblesses et des défaillances graves (qui n'ont d'ailleurs pas été réparées à ce jour). De plus, l'Union proteste contre la TPS imposée sur le livre. « Taxer les livres, c'est imposer l'ignorance. »

**1990** L'UNEQ compte maintenant plus de 750 membres. Elle dépose un mémoire à la Commission sur l'avenir politique et constitutionnel du Québec et fait pression sur le ministère du Revenu afin que la *Loi 78* ait une incidence sur la fiscalité des écrivains en leur permettant de déduire de leurs revenus les pertes provenant de sources autres que l'écriture. Elle crée le programme de parrainage grâce à un financement de 15 000 \$ en provenance du CACUM pour réaliser le projet pilote. L'UNEQ demande que 1 % des logements à prix modique qui sont construits à Montréal soient réservés aux écrivains.

**1991** Le 11 février, l'UNEQ est reconnue comme l'association la plus représentative de l'ensemble des artistes professionnels du domaine de la littérature. Pendant le congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS) a lieu un colloque sur le rayonnement et le développement de la littérature québécoise. C'est cette année-là que commencent les négociations avec l'Association des éditeurs en vue de conclure une entente cadre fixant les conditions minimales d'un contrat d'édition.

À suivre, en mars prochain (oui, je sais, l'UNEQ aura à ce moment-là 31 ans et des poussières...)

► Danièle Simpson